

MINET

Monsieur M. ze, un veuf, bien qu'il eût de sa première femme un petit garçon et une petite fille, s'était remarié avec une jeune fille qui offrait, à côté de feu la pauvre Annette, un contraste abou. Vive, fantasque, coquette, brune et impétueuse, elle ne rappelaient rien la douce morte à laquelle ressemblaient tant Marc et Marie, deux enfants sages, bionds un peu tristes.

— Ils jouaient, ce jour là, dans le jardin, sans bruit, quand la jolie Mme M. ze, en toilette de visite, parut sur le perron, suivie de son mari.

— Le petit chat ! cria-t-elle impétueusement. Les enfants ont-ils laissé se sauver le petit chat !

Mais aussitôt elle l'aperçut, perché au haut d'un arbuste, et qui miaulait, ne sachant comment descendre.

— Marc et Marie, je vous avais tant dévoué ! Comment laissez-vous Mimi monter sur cet arbre, vous voulez donc qu'il se casse le cou !

— Et M. M. ze dut aller décrocher Mimi, lui présentant le bout d'un balai, auquel le chat se cramponna.

— Apportez-le moi, Emile, cria la jeune femme ; et prenant la petite bête dans ses mains gantées, elle la baisa frénétiquement en disant avec une volubilité : — Oh ! le vilain ! Oh ! le chéri ! Mimi, vous serez grondé ! Qu'est-ce que c'est que ça, monsieur ! Voulez-vous rester ici, près de votre petite maman ! Qu'il est joli, non ! mais qu'il est joli. Regardez-le donc, Emile. Mon petit chat, mon petit enfant ! Baissez la tête, là, là ! Embrassez-moi le cou ! Ne le mordez pas ! Mimi ! Lèche, lèche ! Là ! Là ! Mangez la bonne poudre de riz ! Comme il est joli, comme il est blanc ! Tu sais, je l'ai lavé à l'eau de Cologne, ce matin. Mon cher, il se laissait faire comme un petit enfant.

Mimi, dans ses bras, faisait le beau, lançait la patte, agitait la queue. On aurait dit une grosse houpette blanche. Il avait un air de gentillesse et de luxe, comme sa maîtresse, dont la belle robe claire faisait un effet singulier, au-dessus des habits usés, un peu courts, des enfants, des habits négligés, et qui n'annonçaient ni grand soin de la part des parents, ni surveillance du côté de la belle-mère.

— Adieu, Minet ! répétait Mme M. ze, dites adieu à votre maman. Adieu ! adieu !

Et sur un ton très différent : — Marc et Marie, vous n'avez rien à faire qu'à surveiller Mimi, prenez garde qu'il ne se sauve et ne le laissez pas monter aux arbres.

Le petit garçon, alors, d'une voix timide, demanda : — Est-ce que nous pourrions jouer avec ?

— Non, c'est à dire, si vous ne le tourmentez pas. Mais vous lui faites peur en courant après ! Et puis, vos mains sont malpropres, vous le saliriez !

Elle ouvrit son ombrelle, et se retournant vers son mari : — Bonjour, Emile, travaille bien !

La sonnette de la grille tinta derrière elle. M. M. ze, un instant immobile, considéra les enfants avec un air sérieux.

— Comme vous avez les mains sales ! répéta-t-il. Allez dire à la bonne de vous les laver.

— Ils obéissent sans répliquer, tandis que, prenant le petit chat pour le garder pendant ce temps, il le caressait, avec une moue équivoque de plaisir et de méfiance. Il jugeait que sa femme était un peu trop folle de cette bête, se livrait à des expansions un peu débridées, peut-être était-il, au fond, vaguement jaloux de cette tendresse débordante, prodiguée à un animal, tandis que Berthe restait si froide envers les enfants de sa première femme. Annette, la disparue, si douce et si bonne, s'imposait à lui ; il lui semblait que ses beaux yeux tendres, dans sa figure trop pâle, éblaissaient vers lui un reproche, dont il cherchait à se justifier sans oser l'approfondir, comme si sa conscience lui reprochait quelque chose d'obscur. Mimi, là-dessus, l'ayant mordu trop fort, il ne put retenir un : — Méchante petite bête.

Et avec un léger tapon sur la tête, il le remit à terre.

Les enfants revenaient, il leur dit : — Tenez, surveillez-le ! — Et ce qu'il ne lui arrivait plus si souvent qu'après, il les embrassa sur le front, longuement. Le petit garçon resta calme, mais la petite fille qui, à huit ans, montrait une précocité de femme, fut si bouleversée qu'elle se retint pour ne pas pleurer.

— Allons, amusez-vous ! dit-il. Il entra dans son cabinet, mais ne put se remettre au travail. Il alluma un cigare qui lui parut mauvais ; il le jeta. Il se mit à aller et à venir, dans la pièce, en lançant, chaque fois qu'il passait devant la croisée, un regard dans le jardin.

Marc et Marie avaient traversé la pelouse, ce que leur belle-mère leur défendait formellement ; même, ils ne se hâtaient pas d'en sortir, comme s'ils prenaient un secret plaisir à braver son aben-

ce. Les toiles et les masifs du fond les attirèrent, sans doute parce que là on ne les voyait pas et qu'on ne pouvait les surveiller. Marc et sa sœur s'y gisèrent, avec le chat qu'ils prenaient, à tour de rôle, dans leurs bras.

M. M. ze laissa se passer quelques minutes, il se demanda ce que les enfants pouvaient faire, à quoi jouaient-ils ? Bien que leur disparition, là-bas, n'était rien que de très naturel, elle lui inspirait, cependant, une sorte de vague anxiété. Il fallut ouvrir la fenêtre et appeler les petits ; mais il pensa qu'il valait mieux aller les surprendre ; une curiosité insolite l'y poussa.

Il descendit le perron, s'engagea à pas légers dans une allée couverte, en marchant sur le gazon pour ne pas être entendu. A mesure qu'il approchait du bosquet, il entendait des voix, plus distinctes. Il s'approcha encore ; et caché derrière un gros vernis du Japon, au milieu des feuilles, il vit les deux enfants assis au centre du rond-point, le chat entre eux qui jouait. Ils ne s'amusent à rien, ils échangeaient des confidences.

— Ouï, il est joli, si tu veux, ce chat, disait Marc, mais moi, j'aime mieux un chien !

— Loulou, n'est-ce pas, dit la petite, Loulou que "notre" maman aimait tant ?

— Ouï, Loulou qui était si brave et qui aboyait si fort contre les gens ; mais il faisait peur à notre "seconde" maman, et papa l'a vendu.

Il y eut un silence.

— Elle ! avait une belle robe tout à l'heure, dit Marc.

— Ouï, mais pas si jolie, que les robes qu'avait "notre" maman.

— Ah ! fit-il, peu sensible à cette réflexion, car ses neufs ans étaient moins développés, pour l'intelligence et la sensibilité, que les huit de sa sœur. Elle demanda, tout à coup : — Si le petit chat mourait, crois-tu que papa aurait du chagrin ?

— Je ne sais pas, fit Marc ; il réfléchit un moment et dit : — Et "papa", si elle mourait, crois-tu que "papa" se remarierait avec une "troisième" maman ?

La petite fille tenait la tête basse, elle ne la releva pas et dit, d'un air sage et convaincu : — "Elle" ne peut pas mourir, elle se porte bien. Ce sont les gens malades qui meurent. Maman était malade.

— Donne-moi le chat, dit Marc. Et après un nouveau petit silence : — L'aimais mieux maman, elle ne nous grondait jamais.

Il souffla dans le nez du petit chat, en criant : — Fou !

— Laisse-le tranquille, dit Marie.

— Donne ton cou, fit le petit garçon, pour voir s'il te lèche la menton comme à "elle" !

Et il approcha Mimi de sa sœur, mais elle le repoussa avec une violence inexplicable : — Je ne veux pas qu'il me lèche, ce n'est pas mon chat, à moi !

Puis, avec un regret de sa vivacité, un tendre instinct qui lui fit passer la main sur le dos du minet : — Il n'est pas méchant, je le sais bien, mais ce n'est qu'un chat ; on n'embrasse pas les chats comme les personnes.

— Mais, dit Marc avec une de ces ironies volées qui étonnent toujours chez les enfants, notre "seconde" maman" dit que c'est son enfant, à elle. Alors papa est le papa d'un chat ?

Et à cette idée, il partit d'un éclat de rire irrésistible, qui sonnait une drôle de petite gaieté, aux oreilles de M. M. ze. Mais des larmes, au contraire du rire, jaillirent à la petite fille ; et avec une indignation entrecoupée de sanglots : — Papa n'est pas le papa du chat, c'est notre papa à nous, comme maman était notre maman ; et maman nous disait, quand elle était bien malade : "Vous n'aurez plus votre maman, mais vous aurez toujours votre papa" !

— Pourquoi pleures-tu demanda Marc. Nous l'avons toujours, notre papa.

Mais ces mots, au lieu de consoler l'enfant, augmentèrent son gros chagrin ; elle répétait, en pleurant très fort, mais tout bas : — Ma petite maman, ma petite maman !

Et, chose touchante, comme le caressait chaton s'était suspendu à une mince chaînette d'or qu'elle portait au cou et jonglait avec la médaille qui pendait après, elle le doucement, machinalement, en mouillant sa belle fourrure, sa houpette blanche de ses pleurs, qui tombaient à grosses gouttes.

M. M. ze, très agité, faillit paraître ; il avait une envie folle d'embrasser sa fille ; mais il se déliait de son émotion même ; et ayant entendu par surprise ce qu'il ne devait pas entendre, ce fut une pudeur délicate qui le retint. Mais il lui en coûta si fort de se faire ainsi violence, et cette conversation l'avait si fort bouleversé, qu'il entra dans son cabinet de travail, le cœur malade. Il ne dina pas et eut peine à dormir de la nuit.

Comme il ne pouvait modifier une situation irréparable, qu'il aimait ses enfants et qu'il adorait

sa seconde femme, il se décida à mettre Marc en pension et Marie au couvent. Ils y furent moins malheureux, en somme, qu'à la maison.

Depuis, M. M. ze aime le chat et le caresse, sans savoir pourquoi ; est-ce par souvenir, rappel ou lien mystérieux, parce que cette bête a été mêlée au cœur même de sa vie, et qu'il pense alors à ses enfants, à l'absence, à des choses vagues, inexplicables et troublantes ? La jolie Mme M. ze, qui ne s'inquiète pas de tout cela, lui dit alors : — Tu vois, tu en es fou, toi aussi, de mon chat ! Viens, viens, Mimi ; viens, le petit chéri de sa mère ! viens que je t'embrasse, mon bébé, mon petit chat !

PAUL MARGUERITE.

LA

TORTUE.

Notre professeur d'histoire naturelle, M. Traversette, nous ayant parlé avec vénération et presque avec lyrisme de cet animal immuable, quasi éternel, pareil dans son calme stagnant et sa durée aux dynasties de l'ancienne Egypte, nous prîmes une attention particulière à la tortue minuscule que le concierge du lycée, horticulteur distingué, l'excellent M. Crupillouze, n'avait pas craint d'installer dans son jardinier, en compagnie de plantes rares qu'il pensait protéger par cet intermédiaire.

— Elle a toute sa taille, nous expliqua celui-ci, un séculateur à la main, bien qu'elle soit dans la fleur de son adolescence. Elle ne changera plus et nous survivra.

— Attends un peu, me souilla à l'oreille mon camarade Auguste Milan, je vais lui montrer si elle est immuable et pareille aux dynasties égyptiennes.

Je regardai Milan : il avait son sourire de bons tours. Que dissimulait-il sous cette phrase menaçante ? Je le savais ingénieusement, rusé, fertile en ressources, expert en combinaisons, toujours à l'affût d'inventions nouvelles. Il a tenu ce qu'il promettait, ayant choisi d'instinct la carrière qui exige inconsciemment aujourd'hui le plus d'imagination, je veux dire celle des affaires. Quel sort infligerait-il à la tortue de M. Crupillouze ?

Je ne tardai pas à en être informé. Nous étions tous deux externes libres. Aussitôt après l'école, comme nous sortions ensemble, il me proposa de l'accompagner.

— Où donc ?

— Tu verras.

Il commença par réclamer au prochain bureau de poste un Botin qu'il feuilleta rapidement d'un doigt sûr, puis il me fit les honneurs d'un ficre qu'il me laissa le soin de p-yer. Après avoir roulé le long de nos quais, aux abords du Châtelet, nous nous arrêtâmes devant une boutique sombre encadrée de deux marchands d'oiseaux. Cette boutique était noire de tortues ; il y en avait de toutes les grandeurs, des petites, des moyennes et d'énormes, des rondes et des ovales, les unes montrant leur petite tête mince et agitant leurs pattes, grouillant dans le vide, les autres recueillies, renfermées en elles-mêmes comme des philosophes.

— Choisissez, mes petits amis, choisissez, nous dit une voix mielleuse de vieille femme tapie au fond de la pièce et qui, ventripotente et courbe, ressemblait elle-même à sa marchandise.

— Je veux un abonnement, déclara Milan.

Un abonnement ! Ni la marchandise ni moi n'y comprenions goutte. Il s'expliqua, dut recommencer ses explications pour plus de clarté, obtint finalement gain de cause moyennant un prix raisonnable, et emporta dans une boîte percée de trous comme un clocher de Bretagne une petite tortue, à peine plus grosse que celle du concierge.

Le lendemain matin, M. Crupillouze nous arrêta à la porte pour nous confier le souci qui le tourmentait : — Venez voir ma tortue, nous demanda-t-il. Je ne sais si je me trompe, mais il me semble qu'elle a grandi. Je n'en suis pas très sûr et je vous prie de la bien considérer.

— Je ne trouve pas, certifié Milan d'un ton docte après l'enquête. N'est-elle pas d'ailleurs immuable et pareille aux dynasties de l'ancienne Egypte ?

Le jour suivant, le doute ne fut plus possible, la tortue avait augmenté. Pas beaucoup, mais sensiblement. Et le lendemain, un peu plus. Et encore le lendemain, un phénomène extraordinaire se passait dans le jardinier de M. Crupillouze. Le professeur d'histoire naturelle convoqué chaton, constatait le fait, mais ne l'expliquait pas. Sa science était en défaut. Il avait beau relire ses traités et consulter les bons auteurs ; cette étrange tortue bouleversait, avec la tradition, toutes les notions scientifiques considérées jusque-là comme acquises. Ses progrès étaient constants plutôt que rapides. Elle

augmentait de poids et de volume avec une ponctualité qui devait être soumise à des lois, — à des lois encore insoupçonnées des naturalistes. Peu à peu, elle devenait considérable, formidable, effroyable. Elle gonflait comme la grenouille qui veut égaler le bœuf. En deux mois elle acquies dimensions exceptionnelles dans le monde des tortues. C'était exactement la plus grosse tortue qu'on pût voir. Sa carapace aurait pu servir de bouclier à un guerrier romain. Qui l'y serait attendu, devant l'acquisition première du concierge, que ce miracle était dans ses goûts romanesques ? Et tout le quartier, intéressé à ce développement anormal, envahissait le jardinier de M. Crupillouze qui bientôt serait trop petit pour abriter un tel monstre. On pénétrait les parterres, on écrasait les plantations méprisées, on ne s'occupait plus que de la tortue.

Mais quand je sortis ce soir-là avec Auguste Milan, je remarquai son air renfrogné.

— Le succès est complet, lui dis-je. Tu dois être content.

— Pas du tout, me répondit-il. — Et pourquoi ?

— Il n'y a pas dans tout Paris de tortue plus avantageuse. Nous avons atteint la limite.

— Ce fut lui, cette fois, qui demanda : — Pourquoi ?

Ainsi annonçait-il cette ambition que dans les affaires rien ne devait arrêter, pas même l'existence de mines sur lesquelles il spéculait.

Derechet il m'emmena chez la marchande qui ne put que lui renouer l'aveu de sa pénurie, dont il me parut très alligé, bien qu'il s'y attendît. Tout à coup, il s'agit, comme un Archimède qui a résolu son problème : — J'ai trouvé, cria-t-il. Ne nous frappons pas ; j'ai trouvé.

Et il emporta la tortue de l'ancien veillard, celle qui précédait immédiatement dans la série ascendante l'animal merveilleux dont tout le lycée et le voisinage venaient de contempler l'épanouissement. Il l'emporta non sans peine, et comment il procédait, de nuit et par éfraction, à ses substitutions successives, je ne l'ai jamais vues, car il n'avait pas besoin de complices et se souciait peu d'en avoir.

Le lendemain, nous regardâmes avec une attention surexcitée l'excellent M. Crupillouze qui, récoltant pour lui-même la gloire de son jardin, promenant à travers la loge, sous la voûte et dans les corridors une mine triomphante. Il paraissait beaucoup moins sûr de lui. Quelque chose, visiblement, le tracassait. Aussitôt, l'entretien commença : — Et votre tortue, monsieur Crupillouze ? Toujours en progrès ?

— Non, confessa-t-il humilié, elle est stationnaire.

— Stationnaire ? ce serait bien étonnant.

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire. Et même, ne le répète pas, je crois qu'elle diminue.

Car, nous voyant les plus avides d'information, il nous avait pris pour confidentes.

— Ce n'est pas possible, monsieur Crupillouze ?

— Venez voir, et jugez par vous-même.

En présence du cas, nous gardâmes le silence pendant les quelques instants raisonnables pour donner du prix aux résultats de nos comparaisons. Puis nous protestâmes avec la meilleure mauvaise foi du monde que la tortue n'avait pas diminué ; nous ne réusîmes pas à calmer son inquiétude. Cette inquiétude augmenta le lendemain, en même temps que la différence dans les dimensions de l'animal s'accrut davantage. Et les jours suivants, elle se transformait en anxiété, puis en angoisse. On eût dit que M. Crupillouze était trappé dans son orgueil. La tortue démentait, se contractait, se rapetissait. Elle revenait progressivement à des proportions moyennes. Jusque-là quand continuait-elle cette nouvelle évolution ? Reprendrait-elle peu à peu ses proportions premières ? A coup sûr, ce phénomène là dépassait de beaucoup, en importance zoologique, celui de l'accroissement. Le digne M. Traversette, notre professeur d'histoire naturelle, pensa en perdre la raison. Il convoqua des confrères, le directeur du Muséum en personne ; ceux-ci se moquèrent de lui, ne voulurent pas entendre ses déclarations jusqu'au bout. Jamais, de mémoire de naturaliste, on n'avait observé rien de pareil. Furieux de cette systématisation scientifique, qui le nota sur un carnet la diminution quotidienne de la tortue ensorcelée aux fins d'en rédiger un rapport pour l'Académie. Et comme la diminution suivait exactement le même processus que l'augmentation, il entrevit une loi dont la découverte lui vaudrait une revanche sur ces Messieurs de l'enseignement officiel et le conduirait lui-même à la réputation et peut-être aux honneurs.

La tortue redevint exactement ce qu'elle avait été. Après quoi, brusquement, par une dernière fantaisie, Milan lui substitua la plus grosse, puis revint à la plus petite. Des écarts aussi con-

sidérables inspirèrent des doutes à M. Traversette, sur l'authenticité de l'aventure, et il n'en parla jamais plus ; mais M. Crupillouze qui avait besoin de croire, après un effarement dont il se remit, continua de regarder chaque matin, avec respect, la bête mystérieuse revenue, après tant d'épreuves, à l'immobilité, et il conserva toujours des notions spéciales sur les mœurs des tortues.

HENRY BORDEAUX.

LA

Connaissance de l'avenir.

L'humanité a, de tout temps, été avide de connaître par avance sa destinée. Les devins de la Grèce, les Mages de Chaldée, les augures de Rome qui calmaient l'anxiété des mortels en surprenant pour eux les secrets des divinités, jouissaient d'une considération toute spéciale. De nos jours, ceux qui s'offrent à lire notre avenir, que ce soit dans les cartes, les lignes de la main ou le marc de café, voient les clients accourir en foule à leur cabinet plus ou moins mystérieux. Mais ce n'est pas seulement les commodes extra-lucides que préoccupent la troublante question de l'avenir. Savants et gens d'esprit s'efforcent à l'apparition de phénomènes prouvant que la connaissance de l'avenir n'est pas toujours un vain mot. M. Camille Flammarion, dont les travaux scientifiques sont estimés de tous, a publié naguère un volume intitulé "L'Inconnu" ; il complète maintenant cet ouvrage et le précise par une curieuse étude qui paraît dans la "Revue" sous ce titre : "La connaissance de l'avenir" — sur laquelle il va sans dire que nous faisons les plus expresses réserves. — C'est avec une sûreté un peu impressionnante que M. Camille Flammarion nous introduit à sa suite dans ce sujet si délicat. Il écrit en effet : "Les événements futurs peuvent être vus d'avance, très exactement et incontestablement."

Ce n'est point par des considérations métaphysiques, mais par la méthode expérimentale que je voudrais traiter cette grave question ?

Et M. Camille Flammarion place sous les yeux du lecteur une série de preuves à l'appui de son affirmation. Le plus souvent, ce sont des révélation dont on a vu plus tard la réalisation et qui sont devenus rêves "prémonitoires". Ils avaient averti le dormeur de ce qui devait lui arriver. D'autres fois, au contraire, la prémonition se produit en dehors du sommeil et s'impose à l'esprit comme une force étrangère à lui-même. Voici un exemple de révélation prémonitoire, communiqué à M. Flammarion par M. Frédéric Passy :

Pendant son séjour à Saint-Pétersbourg, le comte Toutschkoff raconta ce qui suit au quaker voyageur Etienne de Grellet. Environ trois mois avant l'entrée des Français en Russie, le général, son mari, était avec elle dans leur propriété de Toula. Elle rêvait qu'étant à l'hôtel dans une ville inconnue son père était entré, tenant son fils unique par la main et lui avait dit tristement : — Ton bonheur est fini, ton mari est tombé à Bородино."

Elle s'éveilla avec un grand trouble, mais voyant son mari auprès d'elle, elle reconnut que c'était un rêve, et elle arriva à se rendormir.

Le même rêve se renouvela et fut suivi de tant de tristesse qu'elle fut longtemps sans pouvoir se remettre.

Le rêve revint une troisième fois ! Elle éprouva alors une si grande angoisse qu'elle réveilla son mari et lui demanda : — "Oh est Bородино ?"

Il ne le savait pas. Dans la matinée, tous deux se mirent à chercher, avec leur père, ce nom sur la carte du pays sans pouvoir le trouver. C'était alors un lieu très obscur, mais il est devenu fameux par la sanglante bataille qui s'est livrée tout près. Cependant, l'impression que la comtesse avait reçue était profonde et son inquiétude était grande. — Alors, le théâtre de la guerre était éloigné, mais bientôt il se rapprocha.

Avant que les armées françaises fussent à Moscou, le général Toutschkoff fut mis à la tête de l'armée de réserve. Un matin, le père de la comtesse, tenant son jeune fils par la main, entra dans la chambre de l'hôtel qu'elle habitait. Il était triste, comme elle l'avait vu dans son rêve.

— "Il est tombé, il est tombé à Bородино."

Elle se vit dans la même chambre, avec les mêmes objets dont elle était entourée dans son rêve. Son mari était, en effet, une des nombreuses victimes de la sanglante bataille livrée près de la rivière de Bородино qui donne son nom à un petit village.

Réver d'un événement auquel on a assisté et par lequel on a été particulièrement frappé est une

chose assez commune ; les causeurs si douloureux dont on se refuse à souffrir viennent presque toujours après une excitation du système nerveux ; ils ont une cause connue. Mais comment expliquer ces mystérieux avertissements de la destinée que, fort heureusement, on oublie assez rapidement pour se les rappeler, alors qu'ils prennent le grave aspect d'une prophétie ?

Mme Leconte de Lisle, belle-sœur du poète, raconte un des phénomènes de prémonition les plus inquiétants qui soient :

Un de ses amis avait eu la fantaisie de consulter une tireuse de cartes qui lui annonça qu'il mourrait de la piqure d'un serpent.

Fonctionnaire de l'administration coloniale, il avait toujours refusé un poste à la Martinique, réputée pour ses serpents, qui sont des plus dangereux. Cependant, sur les instances du directeur de l'intérieur à la Guadeloupe, il se décida à accepter une bonne situation dans l'administration de cette colonie, qui, quoiqu'elle soit de la Martinique, n'a jamais eu de serpents.

Nul n'échappa à sa destinée, dit un proverbe, qui, une fois de plus, s'est trouvé vrai.

Ayant terminé son temps de séjour à la Guadeloupe, il rentra en France. Le bateau ayant fait, comme toujours, escale à la Martinique, il n'osa même pas descendre à terre pendant quelques heures.

Comme d'habitude, des négresses étaient venues à bord du navire pour vendre des fruits. Ayant très grand soif, il prit une orange dans le panier d'une des négresses, mais aussitôt on l'entendit pousser un cri et se plaindre d'une assez vive piqure. La négresse renversa son panier, et on vit un serpent qui était caché, non sous les fruits, mais sous les feuilles garnissant le panier. On tua le serpent ; mais le malheureux mourut quelques heures après.

Si l'infortuné fonctionnaire avait été menacé d'un suicide, ou si on lui avait prédit qu'il mourrait écrasé par une automobile ou par un train, les esprits forts pourraient insinuer qu'il avait été amené, inconsciemment, mais sûrement vers l'accomplissement de la prophétie elle-même.

C'est ainsi que l'on a vu une femme se jeter sous une voiture parce qu'elle avait été assurée par une chiromancienne que sa vie finirait de cette manière.

Mais le malheureux dont il est question pensait au contraire d'échapper assez facilement à sa destinée. Il pouvait lui résister les serpents venimeux plus aisément qu'on ne fait les véhicules impitoyables ou même le mroitement du fleuve qui attire ceux qui sont le plus éloignés du suicide. S'il n'a pu décourager le sort, c'est que son genre de mort était devenus longtemps choisis et que la tireuse de cartes avait dit vrai. Si le nom de cette cartomancienne merveilleuse était révélé, combien de malheureux, avides de sensations fortes et inconnues, qui s'en iraient vers elle pressentir les arrêts du sort !

Du même ordre d'idées est l'histoire surannée, empruntée à la "Thérapeutique suggestive" de Lebault :

Le savant docteur de Nancy raconte que le 7 janvier 1886, à quatre heures de l'après-midi (d'après son carnet journalier authentique, un de ses clients, M. de Ch..., est venu le consulter dans un état de nervosité bien compréhensible.

Six ans auparavant, le 26 décembre 1879, se promenant dans une rue de Paris, ce monsieur avait vu écrit sur une porte : "Mme Lenormand, nécromancienne" et piqué par la curiosité, était entré.

Examinant sa main, la prophétesse lui avait dit : "Vous perdrez votre père dans un an pour mourir. Bientôt, vous serez soldat (il avait alors dix-neuf ans), mais vous n'y resterez pas longtemps. Vous vous marierez jeune. Il vous naîtra deux enfants, et vous mourrez à vingt-six ans."

Mme Lenormand, nécromancienne aussi clairvoyante que la cartomancienne du cas précédent, avait vu merveilleusement juste : M. de Ch. perdit son père après le délai fixé, passa sept mois au régiment, se maria et eut deux enfants. Tout cela devait sans doute l'inquiéter fort, mais comme au bout du compte, exception faite du premier événement, il n'y avait rien là que d'assez heureux, il ne pouvait guère se plaindre. Il n'oubliait pas cependant que la devinnesse avait ajouté : "Vous mourrez à vingt-six ans." Et c'était là que le bât le blessait cruellement. Le docteur Liébault le mit entre les mains d'une somnambule très habile ; il espérait encore que l'auto-suggestion sauverait de lui-même, plus encore que de la mort, le malheureux qui s'affolait. La somnambule, dans son sommeil magnétique, annonça à M. de Ch... qu'il avait encore quarante et un ans à vivre. M. de Ch... fut délivré de ses craintes et le jour anniversaire de ses vingt-six ans il se crut hors de danger. Voici la triste fin de l'histoire, narrée par le docteur Liébault :

Je ne pensais plus à rien de cela, lorsque, au commencement d'octobre, je reçus une lettre de faire-part, m'apprenant que mon

malheureux client venait de succomber le 30 septembre 1886, dans sa vingt-septième année, c'est-à-dire à l'âge de vingt-six ans, ainsi que Mme Lenormand l'avait prédit. Et pour qu'il ne soit pas un poé-é qu'il y ait là quelque erreur de ma part, je conserve cette lettre comme mon registre ; ce sont là deux témoignages écrits, indéfectibles.

Ainsi l'auto-suggestion avait pu remplir le but qu'elle se proposait : elle avait tranquilisé le jeune homme, elle l'avait sauvé de lui-même, débarrassé de son affolement. Contre la mort elle était restée impuissante. Ce qui doit arriver arrive à l'heure dite. Mais en voici bien d'une autre :

Le 27 juin 1894, vers neuf heures du matin, le Dr Gallet, alors étudiant en médecine à Lyon, travaillant dans sa chambre en compagnie d'un camarade d'études, actuellement le Dr Varray, médecin, lui aussi, à Annecy.

Gallet était alors très occupé et préoccupé par la préparation d'un examen tout proche, premier examen de doctorat, et ne songeait pas à autre chose qu'à cet examen.

En particulier, il ne s'intéressait absolument pas à la politique, ne jetait un coup d'œil distrait sur les journaux, et n'avait causé qu'incidemment et superficiellement dans les jours précédents, la sélection du président de la République qui devait avoir lieu ce jour même. Le Congrès électoral devait se réunir à midi, à Versailles.

Tout à coup, Gallet, entièrement à son travail, en fut distrait impérieusement par une pensée obéissante. Une phrase inattendue s'imposa à son esprit avec une telle force, qu'il ne put s'empêcher de fuir d'un trait sur son cahier de notes. Cette phrase était, textuellement :

"M. Casimir Périer est élu président de la République par 451 voix."

Cela se passait, je le répète, avant la réunion du Congrès. On remarquera que, cependant, chose curieuse, la phrase, dont le Dr Gallet a le souvenir le plus net, indique le présent et non le futur.

Stupéfait, Gallet interpella son camarade Varray et lui tendit le papier sur lequel il venait d'écrire.

Varray lut, haussa les épaules et, comme son ami, très déconcerté, insistait, déclarant qu'il croyait à la prémonition, il le pria, un peu durement, de le laisser travailler en paix.

Après déjeuner, Gallet sortit pour aller suivre un cours à la Faculté. Il rencontra, chemin faisant, deux autres étudiants, M. Bouchet, actuellement médecin à Crusilles (Haute-Savoie), et M. Debourse, hautement pharmacien à Thonon. Leur annonce que Casimir Périer serait élu par 451 voix. Malgré les rires et les moqueries de ses camarades, il continua à leur affirmer, à plusieurs reprises, sa conviction.

Au sortir du cours de la Faculté, les quatre amis se retrouvèrent et allèrent se rafraîchir à la terrasse d'un café voisin.

A ce moment arrivèrent des camelots vendant des éditions spéciales de journaux qui annonçaient le résultat de l'élection présidentielle.

Gallet s'empressa d'acheter un journal et de le passer à ses amis qui demeuraient muets de stupéfaction en lisant :

M. Casimir Périer élu par 451 voix.

Chacun sait que l'élection de M. Casimir Périer fut une surprise pour tous. Personne ne l'avait prévu. Personne n'avait vu de jeune étudiant qui, à Lyon, la "devine" quelques heures avant même l'ouverture du Congrès. Le récit que rapporte M. Camille Flammarion est attesté par le Dr Varray, par M. Debourse, pharmacien, et par le Dr Bouchet. Il paraît que le Dr Gallet vit souvent se réaliser d'autres prémonitions : "Un jour, par exemple, ses facultés de lucidité se manifestèrent d'une manière aussi inattendue et aussi parfaite. (Ce cas n'est malheureusement pas appuyé comme le précédent, sur des témoignages indiscutables.)

"Assistent aux courses, à Lyon, alors qu'il était encore étudiant, il eut, "six fois de suite," avant le départ des chevaux, la "vision mentale" d'un chiffre qui fut, chaque fois, "celui d'un cheval gagnant."

Il annonça d'avance les six fois, à un camarade stupéfait et enthousiasmé.

M. Camille Flammarion n'admet pas l'incrédulité en pareille matière. Il apporte des faits : il s'incline devant eux. C'est d'un sage. Et puis, comme disait l'autre, cela vaut mieux que d'aller au café.

HENRY LAPAUZE.

QUE D'EAU !

Les habitants de Londres ont consommé, en 1911, 816 186 400 litres d'eau par jour, c'est-à-dire que chaque des quelque sept millions de personnes de la capitale anglaise ont 119 litres et demi par jour. Pour contenir la consommation d'eau annuelle de Londres, qui représente plus de 300 milliards de litres, il faudrait donc un réservoir ayant pour base un carré d'un kilomètre de côté et la hauteur de la tour Eiffel.